Document généré le 15 mai 2025 12:43

XYZ. La revue de la nouvelle

L'homme-sur-le-toit

Richard Blanchette

Numéro 55, automne 1998

URI : https://id.erudit.org/iderudit/4472ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Blanchette, R. (1998). L'homme-sur-le-toit. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (55), 31–36.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'homme-sur-le-toit

Richard Blanchette

L'homme-sur-le-toit accommode peu à peu son œil droit à la lunette de visée de sa carabine de précision. Maintenant qu'il a pris position sur le bord du toit plat de la bâtisse située au coin de la rue, en face de la banque, il ne lui reste plus qu'à attendre la suite des événements, en espérant qu'il n'ait pas à intervenir. Tout le monde, même son employeur, souhaite qu'il n'ait pas à faire ce pour quoi on le paie au premier chef; un privilège, admettons-le, qu'on accorde à bien peu de gens.

Au-dessus de sa tête, de blancs moutons broutent paisiblement dans la prairie bleue. Ce qui n'empêche nullement le soleil de juillet de chauffer à sa guise les toits goudronnés de la ville en ce milieu d'avant-midi. Là-haut, encore plus qu'ailleurs, la chaleur risque de devenir implacable au fur et à mesure que le soleil s'élèvera dans le ciel. Mais, pour l'instant, son étreinte ne se fait pas trop sentir.

Étant donné les circonstances, l'homme-sur-le-toit sait, par expérience, que si les choses devaient tarder à se régler, la chaleur pourrait devenir un facteur important dans le déroulement de toute l'opération. Il a donc tout intérêt à se ménager. Tout ce qu'il fera dorénavant doit avoir pour but de ralentir les battements de son cœur et le rythme de sa respiration. Même ses pensées devront se conformer à cet impératif.

C'est ainsi qu'installé sur le toit de la bâtisse aux murs de brique sur un desquels apparaissent les couleurs délavées d'une vieille pub de Coca-Cola, l'homme-sur-le-toit attend patiemment qu'on lui fasse signe.

Trois étages plus bas, on achève les derniers préparatifs. Tous les accès sont maintenant interdits. Les derniers badauds

ont été refoulés à la périphérie où les gens du quartier et des quartiers voisins affluent en nombre croissant. Des voitures de police, gyrophares en marche, ceinturent l'intersection transformée en zone sinistrée. Plus loin, en retrait, des ambulances attendent en silence derrière les barrages policiers.

La présence de ces véhicules aménagés pour le transport des malades et des blessés n'est pas un simple en-cas, puisqu'il y a eu un échange de coups de feu à l'intérieur de la banque entre le malfaiteur et le garde de sécurité qui était posté à l'entrée. Duelliste d'occasion, ce dernier est tombé sous la gerbe de balles lancées par son opposant, blessé à l'épaule droite. Et comme si cela ne suffisait pas à rendre la situation dramatique, une cliente a été atteinte à la tête par ricochet.

C'est donc dans une atmosphère gorgée d'émotions que les négociateurs professionnels de l'escouade sont arrivés sur les lieux une fois l'intersection encerclée par les forces de l'ordre. La première étape de l'intervention s'est déroulée rapidement et sans bavures. Sitôt arrivés sur les lieux du drame, on n'a pris que quelques minutes pour repérer les endroits stratégiques où poster les meilleurs tireurs. Puis l'escouade s'est déployée dans le temps de le dire autour de l'édifice de la banque, telle une gigantesque main invisible. Le psychologue qui accompagne toujours les négociateurs a pris les commandes aussitôt que le contact a été établi avec le braqueur. Tous espéraient, à ce moment-là, que l'incident ne finirait pas dans un bain de sang.

Or, pour l'instant, tous les espoirs semblent encore permis d'en arriver à une entente avec le braqueur. Tout indique, en effet, que celui-ci n'a pas encore franchi le point de non-retour. Il raconte au psychologue les vicissitudes de sa misérable vie qui l'auraient conduit irrémédiablement là où il est.

□

Un gros nuage gris glisse en silence dans le ciel. Lui et ses frères sont de plus en plus nombreux. Tout semble variable en ce

moment, pas seulement le ciel. La mouvance est dans l'air. Seul l'homme-sur-le-toit, resté sur son quant-à-soi vis-à-vis de ce qui se passe au ras du sol, semble s'être changé en statue de sel.

Il était prêt pour un long siège. Depuis qu'il a pris place sur le toit, son immobilité a aboli graduellement la durée alors que ses pensées se sont lentement figées. À présent, l'image qui traverse sa lunette de visée et qui se grave sur la rétine de son œil droit monopolise toute son attention. Zap ! la petite Claudine dans sa robe à crinoline, un sourire coquin accroché aux lèvres. Zap ! Stéphanie endormie dans le creux de ses bras velus après une soirée tranquille devant la télé. Zap ! Felipe debout dans l'abri des joueurs qui espère toujours que la toile ne volera pas en éclats comme le cœur des partisans.

Patience et attention, voilà les maîtres mots de son boulot. Les longues heures qu'il a consacrées à son entraînement l'ont doté d'un corps robuste et souple. Il ne compte plus, en effet, les heures passées à escalader des parois verticales, à descendre en rappel, à faire du cross, des sprints, de la musculation, sans oublier les exercices de tir, et le démontage, l'écouvillonnage et le graissage quotidiens de son gagne-pain. On ne devient pas un tireur d'élite en traversant un jardin de roses sans s'écorcher sur des épines. Il faut suer sang et eau. Le droit de tuer requiert au préalable qu'on ait mortifié chair et esprit.

À l'œuvre depuis un bon bout de temps à l'intérieur du dépanneur qui leur sert de Q.G., les négociateurs de la police soufflent un peu lorsque les portes vitrées, à l'avant de la banque, s'ouvrent.

Un rayon de soleil s'échappe d'entre les nuages et vient éclairer les visages cernés des cinq personnes, trois hommes et deux femmes, qui émergent de la banque. Deux hommes en costume-cravate encadrent le gardien de sécurité qui a du plomb dans l'aile. Celui-ci ne semble pas trop mal en point, même si ses jambes ont de la difficulté à le porter.

Immédiatement, des hommes et des femmes en uniforme bleu se précipitent à la rencontre du petit groupe de rescapés. Ils

les prennent par les épaules et les escortent hors des lieux du drame, en se faufilant à travers les voitures de police. Une fois à couvert, les policiers confient les cinq employés de la banque aux ambulanciers qui les entourent aussitôt de prévenances. Quelques instants plus tard, trois ambulances démarrent et s'éloignent en hurlant.

Le soleil se voile de nouveau, rappelant tout le monde à l'ordre. Il reste encore entre les mains du forcené deux otages : un petit garçon de huit ans et sa mère qui, selon les rapports, baigne inconsciente tout près du comptoir de la banque dans une mare de sang vermeille. La situation est toujours critique. Toutefois, les négociations se poursuivent. Il n'y a donc pas encore lieu de désespérer. Avec la libération d'une partie des otages, un premier pas dans la bonne direction a été franchi. Bien que la marche soit encore haute, rien ne laisse présager qu'une solution pacifique demeure hors de portée.

□

Maintenant que le soleil est au zénith, l'azur s'est mis à voir grand. La colonne de mercure atteint presque les quarante degrés Celsius. L'homme-sur-le-toit transpire sous son gilet pare-balles. Des perles de sueur forment un chapelet sur son front et imbibent la bordure de sa casquette qu'il porte à la façon des receveurs au baseball, la visière tournée vers l'arrière. La chaleur commence à l'incommoder sérieusement.

D'un geste rapide, il s'éponge le front du revers de la main, puis pousse un léger soupir. Il attend toujours qu'on lui fasse signe, mais plus le temps passe, plus l'adrénaline se retire de son système.

Luttant contre la fatigue nerveuse, de plus en plus en butte à la chaleur ambiante, l'homme-sur-le-toit s'acquitte, malgré tout, de sa mission avec professionnalisme. Il ne perd pas de vue le preneur d'otages qui se déplace peu à l'intérieur de la banque. Pour l'instant, son heure n'est pas encore venue. Il laisse les

négociateurs faire leur boulot. Pendant que les pourparlers se poursuivent au sujet des derniers otages qu'on cherche toujours à libérer, lui, il attend. Il demeure prêt à intervenir au moindre signal, au moindre signe que la situation risque de tourner au vinaigre.

□

Rien ne semble pouvoir l'apaiser. Une ombre voile son visage. Le psychologue essaie de lui faire entendre raison. Mais le preneur d'otages refuse qu'on lui vienne en aide. Le salut qu'on lui offre le laisse de glace.

Nous en sommes donc rendus au dernier acte ; la prise d'otages dure depuis plusieurs heures et on approche du dénouement. Une odeur de soufre flotte dans l'air. À l'intérieur de la banque, la température est de plus en plus torride. L'air frais que s'entête à propulser le système de climatisation est de peu de secours pour lutter contre le feu qui menace de brûler la cervelle du garçonnet au moindre accroc. Les pourparlers avec le malfaiteur ne semblent pas vouloir aboutir. Celui-ci s'agite de plus en plus derrière les guichets de la banque, se servant du garçonnet comme d'un bouclier.

L'homme-sur-le-toit demeure immobile, bien qu'une nouvelle rangée de gouttelettes de sueur tremblotantes se soient formées sur son front et que l'une d'entre elles pourrait bien se frayer, à tout instant, un chemin jusqu'à son œil meurtrier. Seul signe d'impatience : son doigt qui s'agite sur le bloc de culasse de sa carabine de précision.

Soudain, une voix retentit dans son émetteur-récepteur.

— Tu le vois ?

— Affirmatif !

— Les négociations achoppent et il n'est pas question de laisser la moindre chance à ce porc.

L'alternative est claire : l'arrivée d'un ange au paradis ou la descente d'un démon en enfer. On compte sur la précision de

son tir pour départager qui, de saint Pierre ou de Belzébuth, aura un nouveau pensionnaire.

— Je suis en position.

L'estomac noué, l'homme-sur-le-toit retient son souffle. Il transpire de plus en plus. Il ne s'agit pourtant pas d'un baptême. Il a déjà tué. Mais comment s'habituer ? La première fois, il a eu tellement peur de ne pas viser juste qu'il a presque pissé dans son froc. Maintenant, il a juste peur. Et pourtant…

— *Green light !*

Le messager est clair. Mais le message est sombre : la peine de mort vient d'être prononcée. De simple observateur, le voici devenu bourreau.

Le long de la bordure de sa casquette, les gouttelettes de sueur s'impatientent. Elles font sentir leur présence avec encore plus d'acuité. L'homme-sur-le-toit se doit d'agir avec célérité. Il presse sur la détente. En bas dans la banque, le « porc » s'écroule, la cervelle en bouillie. La balle a pénétré au-dessus de la base du nez, au milieu du front, sans appel.

On se précipite à l'intérieur de la banque. Quelques secondes plus tard, la voix dans l'émetteur-récepteur retentit de nouveau.

— Félicitations, le garçonnet est sain et sauf ! Allez, on remballe !

En haut, l'homme-sur-le-toit se relève. Ses oreilles bourdonnent. Une gouttelette de sueur se détache de la bordure de sa casquette. Elle dévale cavalièrement son front pour s'enfoncer aussitôt dans son œil ; presque une larme…